L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 14 DECEMBRE 1887. 61me Année

Gérant de Bonnet.
Propriétaire-Éditeur

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI, 14 DECEMBRE 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme douze feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$6 00
Six mois	3 50
Quatre mois	2 00
Chaque mois	75

Renferme douze feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 4e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par B. Ocorate—à sa salle d'encan, 18 rue Bourbon—diamants, montres, bijouterie, etc. Une action du Sun Mutual Insurance Co. et quatre actions du Crescent Insurance Co.

La situation de l'empire britannique.

Les Anglais sont un grand, un très-grand peuple; les premiers industriels, les premiers commerçants qu'il y ait. Au point de vue matériel, ils ont rendu de précieux services à l'humanité. Ils se vantent aussi, bien haut, du rôle humanitaire, civilisateur, qu'ils prétendent avoir joué, dans les temps modernes, et jouer encore, à l'heure qu'il est. Le monde les écoute; il les laisse parler, mais il ne croit pas un mot de ce qu'ils disent.

Malgré leurs services, ils ne sont pas aimés; on pourrait même dire qu'ils sont cordialement détestés. La raison en est simple : pliant tout — morale, religion, politique, aux besoins de leurs intérêts commerciaux et industriels, ils ont fait, de leurs relations internationales, une affaire de placement des produits de leurs manufactures et des marchandises dont ils trafiquent. Ils en sont arrivés à ne pouvoir plus vivre qu'à la condition d'être les maîtres sur les principaux marchés du globe, et, pour y conserver leur domination, ils sont capables de fomenter les troubles et les révolutions chez tous ceux qui leur font ou menacent de leur faire concurrence.

L'Angleterre est, par rapport aux autres nations civilisées, un peu dans la situation de la Turquie. Toutes les puissances désirent la dislocation de l'empire ottoman, mais chacun, en redoute le démembrement et cherche à en retarder le moment. Les suites en seront terribles, personne n'en doute—mais on ignore sur qui elles retomberont, à qui elles seront nécessairement fatales, aux dépens de quels peuples se fera le remaniement de la carte de l'ancien Monde. Une seule nation n'hésite pas—la Russie. Elle ne s'est pas encore installée à Constantinople, parce qu'elle en est empêchée par le reste de l'Europe, dont elle n'est pas sûre de pouvoir vaincre la coalition armée. Non pas que les hommes lui manquent—elle en a plus qu'il ne lui en faut; ce qui lui fait défaut, c'est ce qu'on a toujours appelé le nerf de la guerre. Le jour où elle aura l'argent nécessaire, la conquête sera faite. Mais il se passera de longues années, avant qu'elle en ait les moyens et que, par conséquent, l'effondrement de l'Islamisme puisse avoir lieu, à son unique bénéfice, sans démembrement, sans partage entre les autres puissances.

Il en est de même de la Grande-Bretagne. La métropole est faible, mais ses ramifications sont universelles. Elle a des colonies partout, et sur quelque degré de latitude, Nord ou Sud, que l'on se place, on peut, depuis près de 200 ans, dire, justement, d'elle que le soleil ne se couche jamais sur ses possessions.

On entend, à tout moment, de droite et de gauche, retentir le cri : qui nous délivrera des Anglais? Mais quel homme, quel peuple oserait porter, le premier, la main sur le colosse aux pieds d'argile? Le plus formidable génie des temps modernes l'a tenté; il est mort à la peine. Les Russes, les Allemands auraient tort de se vanter de la chute du terrible empereur : ce sont les Anglais qui l'ont amenée, sinon avec leur baïonnettes, au moins avec leur or. Qui peut se promettre de réussir là où Napoléon a échoué? Qu'adviendrait-il, d'ailleurs, des innombrables possessions, disséminées sur les deux hémisphères, au milieu des deux grands continents connus des deux grands océans? On est effrayé du cataclysme qui résulterait de cette dislocation générale.

Cependant, l'Angleterre en est menacée plus que jamais. On remarque, sinon aux extrémités, au moins, au centre, des signes évidents de prochaine dissolution. L'empire, formé de parties, séparées les unes des autres et dispersées, à d'énormes distances, sur toute la surface du globe, est une machine énorme dont tous les rouages ne se meuvent que sous l'impulsion du moteur placé au centre. Tant que ce moteur fonctionnera d'une façon régulière, tout ira bien; s'il se produisait un seul bris, une seule fissure, dans la pièce principale, tout le mouvement serait arrêté; chaque partie indépendante s'en irait, de tous les côtés, au hasard, à la dérive, sans ordre. Ce serait, parmi les gouvernements, à qui s'emparerait des meilleurs débris disperses du navire. On prévoit, dans ce cas, une suite effroyable de secousses sociales et de luttes internationales qui mettraient en feu le monde civilisé et le monde barbare. C'est presque un bienfait pour l'humanité que le maintien de cette domination si despotique, pourtant, et si tracassière, tout à la fois.

Rien n'est bon comme la Constitution politique du peuple anglais, mais c'est une machine essentiellement aristocratique : à mesure que la démocratie gagne du terrain dans la métropole, on y voit cette machine perdre de sa force et de sa vérité. Les Anglais en sont encore aux institutions de l'ancien régime français, avec leur redoutable aristocratie terrienne et leur clergé d'Etat privilégié. Comment le peuple, s'emparant, graduellement, de la souveraineté, à l'aide d'un suffrage qui s'étend, tous les jours, qui est à la veille de devenir universel et de verser, en même temps, dans le radicalisme et le socialisme, pourra-t-il s'accommoder de ces vieilleries qui datent du Moyen Age? Comment les hommes d'Etat anglais ne comprennent-ils pas qu'il leur faut une prudence, une sagesse surhumaines, pour éloigner le danger, pour préparer pacifiquement les voies à la transformation politique et sociale? Comment n'aperçoivent-ils pas toutes les maladresses d'une aristocratie aveugle? Comment ne voient-ils pas qu'il ne leur reste plus une seule faute à commettre?

Cette faute, cependant, ils s'en rendent bénévolement coupables, tous les jours; ils y résidivent avec une obstination qui tient du délire. Ils ont, tout près d'eux, presqu'en vue de leurs côtes, une grande Ile qu'ils oppriment cruellement et que, malgré qu'elle ait passé déplorable, ils pourraient encore s'attacher, en lui témoignant un semblant d'intérêt et d'amitié. Ils n'épargnent rien, au contraire, pour l'irriter et, en lui refusant, avec opiniâtreté, les droits dont elle devrait jouir depuis longtemps, ils précipitent la catastrophe qu'ils veulent éviter. Ils content que l'immense empire sur lequel ils exercent leur domination est à la veille de leur échapper, et ils voudraient le retenir, andantin fou ce qui, de près ou de loin, ressemble à une velléité d'indépendance, d'autonomie. En dépit de leurs efforts, l'idée du Home Rule envahit les esprits; en Angleterre même, parmi les masses, elle fait, comme on dit vulgairement, la tache d'huile et gagne tout le pays. Il y avait un élément du corps social qui semblait y avoir échappé : l'armée; le soldat est devenu, peu à peu, Home Ruler, et il manifeste, à chaque instant, ses tendances d'une façon inquiétante. Quoi d'étonnant à cela? l'armée ne se recrute-elle pas, en grande partie, dans l'Ile-Sœur? C'est John Bull qui commande, mais c'est Pat qui le bat et il ne faut tuer pour lui. Le soldat éprouve une sympathie naturelle pour son infortunée patrie. Bien des fois déjà, on l'a entendu, dans des occasions solennelles et pendant qu'il faisait son service, pousser ces deux cris séditieux :

"Hurrah pour le Home Rule!" et "Dieu sauve l'Irlande!"

L'armée anglaise est, comme on le sait, très faible. Pour peu que l'indiscipline et le désordre s'y jettent, il n'en restera plus rien et, alors, que deviendront et la Royauté et l'Empire britanniques? Nous n'allirmons pas qu'il y ait péril en la demeure, mais il est impossible de ne pas voir dans cet Empire les symptômes manifestes d'une dissolution que la question irlandaise ne peut que précipiter.

LOUISIANE.

Le *Foyer Créole*, Couvent P. O., paroisse St. Jacques, du 10 décembre :

Quelques sirôtes de sucreries se font encore entendre, mais, en général, par un temps et une saison exceptionnellement favorables, les travaux se sont achevés promptement sur la plupart des habitations.

Le rendement a été bon, très bon, et l'on cite même des cas où le résultat a été extraordinaire.

Ainsi, par les lunettes vivantes que chacun de nous porte dans sa boîte à cervelle, il est facile d'apercevoir un air de contentement général sur la physionomie de son voisin.

L'année 1887 comptera parmi celles qui font exception dans la culture de la canne.

Malheureusement, le message du président Cleveland, frappé au cachet du libre-échange, n'est guère fait pour rassurer nos planteurs sur l'avenir de leur industrie.

—John Smith, l'homme de couleur qui, dans la nuit du 2 décembre, s'était introduit dans la demeure de M. Royer, et qui, après avoir blessé M. Royer d'un coup de pistolet, avait, à son tour, été mortellement atteint, est mort, en prison, dimanche dernier.

—Décédé, le 3 décembre, un jeune enfant de M. John Webre.

La *Sentinelle*, Thibodaux, paroisse Lafourche, du 10 décembre :

Un temps humide et pluvieux a régné pendant toute la semaine. Les travaux des champs n'ont, cependant, subi aucun retard, et la roulaison s'opère et se continue dans d'assez bonnes conditions.

L'effet du temps, relativement chaud, sur les cannes déjà atteintes par la gélée, n'est pas très pernicieux, et, jusqu'à présent, n'a pas porté de préjudice sérieux à la récolte.

—Samedi, 3 décembre, a eu lieu, par adjudication, le fermage du pont de Thibodaux, et des ferries de la paroisse Lafourche. Le résultat a été comme suit :

Thibodaux Bridge adjugé pour $5000 00 à M. J. N. Wright.

1. Ferry, Angelloz's Store, adjugé pour $5 00 à A. Angelloz.
2. Ferry Chapelle St. Jean, adjugé pour $5 00 à E. Engerran.
3. Ferry Chapelle St. Charles, adjugé pour $190 00 à J. L. Thibodaux.
4. Ferry Raceland, adjugé pour $20 00 à Merville Rome.
5. Ferry Lockport, adjugé pour $853 00 à F. Davis.
6. Ferry N. D. du Rosaire, adjugé pour $403 00 à Honoré Campos.
7. Ferry Cut-Off, adjugé pour $5 00 à Th. Ducos.

—Lundi, 5 décembre, est décédé, à Lockport, P. A. Thibodeaux, âgé de 59 ans.

Ses restes ont été transportés à Thibodaux, où ses funérailles ont eu lieu, le mercredi suivant, à l'église Catholique St. Joseph, en présence de ses nombreux amis.

L'*Adrertiser*, Lafayette, paroisse Lafayette, du 10 décembre :

Nous n'avons pas eu de glace, cette semaine, mais le temps a été assez frais et il faisait bon d'entretenir du feu dans les cheminées. Le temps, d'ailleurs, est très irrégulier : un jour nous avons un véritable été de la St-Martin; le lendemain, il fait froid; puis vient un temps orageux, auquel succède un superbe soleil de printemps.

—Nous demandons la convocation d'un meeting et la nomination d'un comité de citoyens pour préparer un plan en vue de recueillir les fonds nécessaires à la construction de chemin de fer projeté entre Lafayette et Abbeville. Il est inutile de parler plus longtemps; il faut agir et prendre les moyens pratiques pour atteindre le but que nous poursuivons.

—Les conducteurs de trains, sur l'embranchement d'Alexandrie, se plaignent de ce que des vauriens dans les environs de Carencro, assaillent les trains à coups de pierres et de revolver, à leur passage. Dernièrement, une balle a traversé un wagon et failli tuer un voyageur. Cette situation ne peut durer. Les employés des trains déclarent que si les autorités ne peuvent découvrir les coupables, ils répondront aux attaques par des coups de carabine.

—Marié, à Lafayette, par le Rév. Père Forge, M. Julian Mouton à Mlle Rosa Castille.

Le *Protector*, Pointe-à-la-Hache, paroisse Plaquemine, du 10 décembre :

Sur la propriété Scarsdale, la roulaison marche rapidement et avec succès. Jeudi, 7 décembre, on en avait déjà expédié 1,000,000 de livres de sucre.

—Nous avons eu des pluies abondantes, cette semaine; elles ont rempli nos citernes; les jardins, qui étaient en souffrance, ont repris une nouvelle vie; les pois verts, les laitues les choux, les oignons, etc., poussent avec une rapidité extraordinaire, et nous en ferons une belle récolte. Si les prix se soutiennent, ils nous donneront un bon revenu.

—Depuis que notre maison d'école de Pointe Pleasant a été renversée par l'ouragan du 16 octobre, personne ne s'est occupé de la relever; les décombres sont exactement dans le même état. Cette négligence est vraiment une honte pour nous.

—M. S. Dodd, éditeur du *Nueva Era*, de Cuba, est maintenant un des habitants de l'Hôtel Meyers. Il est ici pour assister aux expériences de la diffusion, qui ont lieu sur l'habitation Magnolia. Il parcourt aussi nos habitations sucrières. C'est un écrivain et un économiste distingué; il connaît à fond l'industrie sucrière et fait autorité en pareille matière.

Le *Courrier*, Opelousas, paroisse St-Landry, du 10 décembre :

Tautôt nous entendons dire : il ne pleut jamais; tantôt : nous avons trop d'eau. Le fait est qu'après une longue sécheresse, nous venons d'avoir des pluies abondantes. Le ciel a amplement regagné le temps perdu. Nos citernes, nos étangs, nos fossés, nos bayous, sont pleins. Il se forme des trous sur nos chemins et, si l'eau continue à tomber, nos routes deviendront impraticables.

—M. W. C. Herrington, un de nos fermiers de Bellevue, nous a montré de superbes specimens d'épis de maïs. Il les a obtenus en croisant la semence de Tuscarora avec celle de Goard.

Nos cultivateurs feraient bien de suivre cet exemple et de soigner leurs semences. Ils pourraient choisir les meilleurs épis de maïs et les réserver pour la semence. Il leur faudrait agir de même pour le coton. Pourquoi ne pas mettre de côté les tiges les plus belles, les plus précoces, les plus productives, les plus mûres et en conserver une quantité suffisante pour les confier à la terre?

C'est le secret de toutes les améliorations, en fait de produits agricoles. Il en est des produits de la terre, comme des animaux, que l'on perfectionne par le croisement et par le choix des sujets.

—Le capitaine J. P. Smith a, sur sa ferme, 250 acres qui lui ont donné 1500 livres de coton en graine, par acre; il en sort de la graine, de coton comme engrais; il a récolté 250 acres de maïs, qui lui ont donné chacun 15 barils. Il a rentré 30 tonnes de foin. Il fait aussi l'élevage, a de superbes Jerseys et de magnifiques mulets.

M. J. F. Montgomery a 500 acres de coton; il en a obtenu 300 balles; 500 acres de maïs lui ont donné 30 boisseaux l'acre; il a fait aussi beaucoup de foin et de fourrage; il a de très beaux chevaux.

Le Dr. O. P. Daily a 175 acres de coton, une bonne récolte de maïs et d'avoine.

Le Dr. Lawrence Daily a 110 acres de maïs, lui ayant fourni 1650 barils de grain plus 110 acres de coton ayant rendu 1200 livres l'acre.

Le Rev. J. J. Hough élève de très beaux chevaux; il a une petite récolte de coton et 200 acres en pâturage; il a aussi récolté 87 acres d'avoine.

M. Addison Domunick à 200 acres de coton, qui lui ont donné 1200 livres l'acre. 300 acres de maïs lui ont fourni 9000 boisseaux; il a aussi rentré 30 tonnes de foin.

Les Scrofules, cette infection du système et rebelle, trouvent dans la Salsepareille d'Ayer une guérison radicale.

L'Exposition de 1889, en France.

Nous extrayons les passages suivants d'un article du *Temps* du 27 novembre sur l'Exposition :

A n'envisager que l'Exposition, nous n'avons plus qu'une année franche avant l'ouverture. Dans peu de semaines, nous serons en 1888, et puis nous approcherons au terme des délais accordés aux exposants pour faire connaître leurs intentions et leurs prétentions. Il ne faut donc pas s'étonner que les organisateurs restent sourds aux bruits du dehors et qu'ils ne perdent point de temps pour fournir aux intéressés, sur le plan général de l'Exposition, des éclaircissements impatiemment attendus. Les hésitants sont enclins à compter sur des prorogations inévitables, et les précédents semblent les y autoriser. S'il ne tient qu'à l'aménagement général, on sera prêt à l'heure dite, et il semble même qu'on doive être en avance, tant on s'y est pris de longue main, poussant toujours droit, sans avoir égard aux si et aux mais. Pour tous ceux qui ont suivi avec un peu d'attention le mouvement du Champ de Mars et qui se rendent compte des travaux de nivellement et de fondations, le plus fort est fait. Avant qu'il soit bien longtemps, les constructions destinées à abriter les produits exposés auront pris figure, sans compter que nous commencerons à pouvoir juger si la fameuse tour est décidément un prodige, un opprobre, ou tout uniment une curiosité.

Le progrès constaté des travaux a mis en émoi le monde industriel. On ne doute guère plus sur la coopération de telle ou telle puissance. Les gouvernements, surtout en Europe, semblent pour la plupart peu désireux de prendre sous leur direction et leur responsabilité la participation de leurs nationaux à ce tournoi général; mais les comités d'initiative s'organisent successivement de toutes parts et volent leurs efforts encouragés. Il faut donc compter sur des compétitions étrangères redoutables, et, à l'intérieur, l'émulation s'annonce très active. Les producteurs sont préoccupés; les comités départementaux, qui n'avaient guère fait, en certaines contrées, que se constituer pour la forme et nommer un bureau, sentent le besoin de tenir des séances plus fréquentes, d'instruire les demandes qui leur avaient été adressées d'une façon un peu vague, de réclamer des renseignements plus précis et de contrôler les titres de chacun.

Après avoir annoncé que les préfets et les présidents de Chambres de commerce ont été obligés de mettre les producteurs en garde contre des personnages peu scrupuleux qui traversent la province et y prometteut des emplacements de faveur, l'insertion d'annonces avantageuses, etc.—le grand journal de Paris ajoute :

La multiplicité de ces tentatives et la proportion des succès qu'elles obtiennent démontrent combien est générale l'attente causée par l'Exposition de 1889. Elle est même sérieusement visée par un très grand nombre de travailleurs modestes, car ce ne sont pas d'ordinaire les chefs de grandes industries qui sont embarrassés pour se renseigner sur la marche à suivre et qui se jettent aveuglément sur les promesses de protection d'un Gandinart sans références sérieuses. Si les usines vont toujours s'élargissant, le nombre croît aussi des inventeurs, des ouvriers d'art qui espèrent obtenir justice pour leur ingéniosité ou leur habileté personnelle. et il y a un sentiment général que l'Exposition prochaine sera, dans un sens, plus que les précédentes démocratique, qu'elle réservera mieux leur place aux petits et aux faibles. Il faut souhaiter que cette attente ne soit pas déçue, et, sans doute, on pourra y parvenir au moyen des expositions collectives préconisées par M. Berger, et où l'économie d'emplacement se conciliera avec l'individualité des coopérateurs.

La phthisie pulmonaire,

On lit, dans le *Journal du Havre* du 30 novembre :

L'éminent savant M. Brown Séquard vient de découvrir un moyen d'enrayer et même de prévenir la phthisie, cette maladie qui fait tant de ravages. Il a inventé un appareil qu'il vient de présenter à l'Académie des sciences, de Paris. Grâce à cet appareil, on enlève complètement les gaz qui sortent des poumons d'un phthisique ou d'un sujet bien portant, dans un appartement où l'on veut renouveler sans cesse l'air.

La phthisie existe dans tous les climats, et là où il y a accumulation d'habitants, la mortalité est fort élevée, elle est fort réduite dans les campagnes et dans les villes où l'espace et l'air sont à la disposition des individus. Les victimes sont nombreuses, on a constaté que, dans une prison, 43 0[0 des morts étaient phthisiques.

Des expériences sur les animaux ont produit des effets identiques. L'épreuve inverse a d'ailleurs été exécutée chez des cobayes à qui l'on avait inoculé la tuberculose, l'effet était nul lorsque ces animaux étaient relégués dans un hangar où la pluie arrivait sans pouvoir atteindre les sujets; ceux-ci s'acclimatisaient et vivaient sans en être en rien incommodés de la phthisie qu'ils avaient reçue en germe.

M. Brown-Séquard constate ainsi l'heureuse influence de l'air libre, d'un air pur, pour empêcher les effets de la phthisie.

Dans la campagne, il a été établi que chez des individus couchant à l'air libre, la tuberculose est arrêtée. Au contraire, l'accumulation des individus dans une chambrée développe, précipite et même fait naître la maladie. Tous les chirurgiens militaires sont d'accord à ce sujet.

Sous l'influence d'une hygiène favorable, la tuberculose reste sans effet.

M. Brown-Séquard cite plusieurs cas extrêmes. Plusieurs malades étaient atteints de tuberculose, et leurs poumons présentaient d'immenses cavernes. Ces sujets, enveloppés de couvertures, couchèrent à l'air libre durant deux ans, et les tubercules disparurent.

L'influence de l'air libre pour combattre et même annuler la phthisie étant démontrée, l'appareil présenté par M. Brown-Séquard sera d'un grand secours pour le traitement des phthisiques.

Il a pour but de faire partir tout l'air des poumons. Il se compose d'une chemisé d'appel que l'on peut chauffer avec une lampe; il se produit, à travers un tuyau qui aboutit au sujet, un appel d'air considérable; l'air des poumons est appelé en totalité, et il se dirige sur le foyer, et de là au dehors. Le bacille est détruit par le foyer, et, dans tous les cas, s'il échappait, il serait rejeté à l'extérieur.

"Les architectes nous tient, conclut M. Brown-Séquard, et que nous soyons phthisiques ou non, nous commes consumés à un empoisonnement provenant de l'air qui sort de nos poumons. Il ne s'agit pas seulement de l'acide carbonique, qui est loin d'être toujours nuisible, mais il existe dans l'air exhalé d'autres produits délétères."

Cette communication, qui intéresse à un si haut point l'hygiène publique, surtout dans les villes populeuses, a été accueillie, avec la plus grande faveur, par l'Académie.

Un comble de l'autocratie féminine dans le ménage.

Une femme qui vient de perdre son mari reçoit la consolante visite de quelques amies. L'une d'elles lui demande quel a été le dernier mot du défunt :

—Le pauvre cher homme, répond la veuve, je l'avais si bien stylé à me le laisser toujours, le dernier mot, qu'il a pris fin sans rien dire!

Un souvenir de Waterloo.

Nous trouvons, dans l'*Aviation*, un précieux et pittoresque récit de Waterloo. C'est une lettre écrite, le soir même de la bataille, par un officier de l'armée anglaise à sa famille.

Le 18 au matin, vers onze heures, raconte ce jeune homme, nous avons vu les colonnes ennemies se former pour l'attaque, et aussitôt nous avons pris nos dispositions. Le premier coup de canon a été tiré à midi, par l'ennemi, qui avait mis en ligne au moins 250 pièces; nous n'en avions guère qu'une centaine, soutenues par des carrés d'infanterie alternant avec des divisions de cavalerie. Les Français commencèrent à diriger un feu terrible sur notre centre, dans l'intention évidente de préparer une attaque à l'arme blanche. Cette attaque se produisit à la fois sur un bois qui nous séparait d'eux et sur les bâtiments d'un couvent. Elle fut repoussée par la garde (anglaise.) Alors la canonnade reprit de plus belle et nous fit un mal épouvantable. Il nous fut pourtant possible de maintenir nos hommes bien ligné, et bien nous en prit, car, presque aussitôt, la cavalerie française fit son apparition, se précipitant sur nous de la manière la plus brillante et chargeant notre centre jusqu'à la gueule même de nos canons. Elle arriva sur nous, passa sur notre artillerie et sur une partie de notre cavalerie et alla se reformer derrière nous. Rien de plus splendide que la soudaineté de ces troupes, exclusivement composées de cuirassiers.

A ce moment, on vit une chose fort extraordinaire. Notre artillerie venait d'être enfoncée par la cavalerie française, qui lui avait passé sur le ventre (Donald Crawford en trouvait là); elle se releva pour courir à ces canons, les retourna et fit feu sur l'ennemi dans nos lignes mêmes. C'était admirable. Par bonheur, notre infanterie était intacte, les cavaliers ennemis s'étaient défilés dans les intervalles de nos carrés. La canonnade reprit de plus belle, et bientôt une seconde division de cavalerie ennemie revint à la charge, exactement de la même manière que la première. Enfin, l'infanterie française s'ébranla aussi et se porta sur nous, en une seule grande masse. Nos canons lui faisaient beaucoup de mal, mais sans arrêter sa marche. Peu s'en fallut qu'elle n'arrivât sur nous. Le résultat de la journée semblait suspendu à un fil. Mais lord Hill détacha à point, pour nous appuyer, une division de sa réserve, et l'ennemi, voyant qu'il ne pouvait nous déloger, essaya d'une troisième charge de cavalerie. Cette fois encore, les cuirassiers abordèrent nos carrés avec la plus grande bravoure, mais sans pouvoir les enfoncer. Après une lutte acharnée sur toute la ligne, les Français furent repoussés et revinrent en très bon ordre à leurs positions. Ils avaient fait des efforts héroïques, mais sans résultat; partout notre infanterie avait victorieusement soutenu le choc.

Cependant ils s'étaient retirés plutôt qu'ils n'avaient été battus, et leur position était si forte que nous ne pouvions songer à les suivre pour essayer de les déloger. Il était onze heures : nous pensions que ce fût fini pour ce jour-là. Mais voici qu'à six heures nous distinguons une nouvelle formation par colonnes; l'infanterie et cavalerie ennemies se massent pour renouveler l'attaque; l'artillerie française se porte en avant et la canonnade recommence,—la plus effroyable canonnade qu'on ait jamais vue, je pense, car elle était alimentée par 250 pièces, rapprochées l'une de l'autre, et vomissant boulets, bombes, biscaïens, projectiles de toutes formes et tout effet. Les cadavres d'hommes et de chevaux furent bientôt si nombreux autour de nous qu'il devenait véritablement difficile à la cavalerie d'opérer sur un pareil terrain.

Sous le couvert de cette canonnade, Bonaparte s'avance à la tête de la cavalerie de la garde, ses grenadiers formés en colonne sur sa droite. En une grande masse, ils arrivent jusqu'à nos lignes, comme à la parade, s'arrêtent et ouvrent le feu. Nos troupes étaient littéralement hachées. Rien ne pouvait résister à un feu pareil. Alors notre artillerie s'avance sur le flanc de la colonne ennemie et le foudroie de sa mitraille; lord Hill dirige une brigade sur le même flanc et notre cavalerie charge à son tour. Les cuirassiers de la garde impériale étaient déjà singulièrement maltraités par notre artillerie. Le désordre se mit dans leurs rangs. Nous chargeons de plus belle, sans nous occuper de l'infanterie française qui nous intimide sur notre flanc. C'est le maréchal Ney qui commandait ces cuirassiers : je me suis un moment trouvé à vingt pas de lui.... Il était tout seul avec cinq ou six hommes d'escorte....

Cependant l'ennemi avait pu mettre une vingtaine de pièces en place et nous couvrait de mitraille, en même temps que son infanterie nous fusillait à bout portant. Les cuirassiers français font un retour offensif. J'étais sur mon vieux cheval bai-brun : un biscaïen le traverse de part en part, au moment même où un boulet m'enlevait mon chapeau : la pauvre bête tombe morte et je reste sous son cadavre sans pouvoir m'en dégager. Les cuirassiers français me passent sur le corps sans me faire de mal, et me voilà toujours gisant jusqu'à ce qu'ils reviennent, après avoir été repoussés, et repassent pour la seconde fois sur moi, sans seulement m'effleurer. Un de ces cuirassiers tombe mort à quelques pas de l'endroit où je me trouvais. J'avais fini par dégager ma jambe; je m'empare du cheval géant du mort, et non sans peine j'arrive à l'enfourcher. Me voilà reparti. Mais ma nouvelle monture n'avait pas fait cent foulées qu'elle reçoit une balle dans la tête et tombe morte. Heureusement je me trouvais dans nos lignes; un officier du 13e dragons a détaché un de ses hommes pour me donner son cheval. Celui-là aussi reçoit une balle dans la culasse moins d'une demi-heure plus tard, et, pour la troisième fois, me voici à pied.

Mais, cette fois, l'ennemi était repoussé sur toute la ligne. Vainement Bonaparte avait, en personne, conduit sa garde au combat. Il était perdu sans ressource. Les Prussiens la prenaient en flanc l'obligeaient à précipiter sa retraite.

Toute l'armée est pleine d'admiration pour la brillante valeur de la cavalerie française et la solidité de notre infanterie. Trois fois ces cavaliers ont passé à travers nos lignes; presque pas un n'en est revenu, car ils refusaient de se rendre! Jamais on n'a vu rien de pareil au dévouement de ces cuirassiers français. Notre cavalerie (à l'exception des deux brigades) n'a pas seulement pu tenir un instant contre eux. Je n'ai pu m'empêcher de dire, pendant cette grande mêlée : "*By God!* Ces braves gens méritent bien de garder leur Bonaparte! Ils le hattent si magnifiquement pour lui!" Et tout le monde était de mon avis. J'aurais mieux aimé tomber ce jour-là dans les rangs de l'infanterie anglaise ou dans ceux des cuirassiers français, que de mourir dans mon lit, quand il plaira à Dieu!

DES MOULINEAUX A COURBEVOIE, FRANCE—Une vive impulsion a été donnée, depuis quatre mois, aux travaux pour la création de la nouvelle ligne de chemin de fer qui, partant des Moulineaux, doit aller se raccorder à la ligne de Versailles (rive droite), non loin de Courbevoie. Le tracé de cette nouvelle ligne va aujourd'hui jusqu'à une distance d'environ deux cent mètres de la de station de Puteaux, où l'on achève les terrassements. C'est dire qu'il reste à peine trois kilomètres à faire pour que la ligne soit ouverte d'une extrémité à l'autre.

Cette nouvelle ligne doit desservir, comme on sait, deux localités importantes : Sèvres et Saint-Cloud. A ce dernier endroit, la voie est établie en contervain, traversant ainsi la place à une profondeur d'environ sept mètres. Les rampes d'accès et les escaliers qui aboutissent à la place sont terminés. Dans une quinzaine de jours, on pourra livrer au public les passerelles établies en aval de la place.

Actuellement, on termine une énorme charpente métallique, placée au-dessus de la voie et sur laquelle va être construite la gare de Saint-Cloud.

Rappelons que la nouvelle ligne en voie de construction doit être livrée, terminée, au mois d'août prochain.

LE DIAPASON FRANÇAIS.—L'empereur Guillaume a signé un décret ordonnant l'emploi exclusif du diapason français dans toutes les musiques de l'armée allemande.

Dans un grand nombre de régiments, l'adoption de ce diapason datait déjà un fait accompli.

Si les affections de vos poumons ont une origine dévotionnée, la Salsepareille d'Ayer vous le prouvera bien plus bien que toute autre médication.

VETEMENTS TOUT FAITS

POUR HOMMES, JEUNES GENS et ENFANTS

Venant d'être reçus en grande quantité et des dernières modes.

CHAPEAUX,
PEA JACKETS,
PARDESSUS.

FURNISHING GOODS!!

QUI SERONT VENDUS A TRÈS BON MARCHÉ.

M. LION & CO.

195, 197 et 199 DÉCATUR, en face du Marché Français.

1 déc—1m

Un restaurateur parisien disait à l'un de ses clients :

—J'ai proposé à Mme Limousin de venir tenir ma table d'hôte. Savez-vous combien elle m'a demandé? Cinq cents francs par jour : rien que ça!

—C'est cher!

—Je le sais bien, que c'est cher; mais elle est à la mode....

—Mon cher monsieur, le bœuf aussi est à la mode, et l'on ne s'en flanque pas pour deux cent cinquante francs par repas.

Vous savez que le shah de Perse doit venir prochainement à Paris?

—Mais oui.

—Connaît-on le but de son voyage?

—Sans doute pour venir jouer la Sourin.

Décédée hier, à midi et demi, à l'âge de 52 ans, Dame ALEXANDRE BERGAMINI, née Louise Bringier. Les nièces et neveux de la défunte E. L. Lanes, Louis Quès et David Bergamini sont invités à assister à ses funérailles qui auront lieu cette après-midi, à 4 heures. Le convoi funèbre partira de la demeure de la fille de la défunte, rue St. Philippe, 252 1/2, entre les rues Claiborne et Dorbigny.

Les journaux de Houston, de New York et de Paris sont priés de reproduire cet avis.

ERNEST C. VILLERÉ,
18 rue Carondelet,
Importateur et marchand de Vins fins, Cognacs, Liqueurs de toutes sortes, Vins rouges et blancs en mesure et en bouteilles, Cognacs, Sherries, Vins de Porto, Rums, Gins, Vins de la California, Cordials, etc., Champagnes de Moët et Chandon, Etc., Whiskies célèbres de Cochet, Herst & Cie. 10déc—1m

Nouvelle-Orléans, 12 décembre 1887.
A Son Honneur le Maire.—Les soussignés, membres du Conseil, vous requièrent d'convoquer une réunion du Conseil, MERCREDI, 14 décembre 1887, à midi, dans le but de prendre en considération le budget et toutes autres affaires non terminées de cette assemblée.
Signé :
A. C. WINN.
GEORGE HUENNER, M. D.
THOMAS CAREY.
PETER FARRELL.
L. ZELLER.
M. CAFROLL.
GUSTAVUS DEVRON.
NICHOLAS AMANN.
Approuvé : J. V. GUILLOTTE, Maire.
14déc—1f

RAPPORT DE LA SITUATION
—DE LA—
New Orleans National Bank,
A la Nlle-Orléans, dans l'Etat de la Louisiane,
A la clôture des affaires le mercredi, 7 décembre 1887.

RESSOURCES.

Prêts et escomptes	$1,752,255 23
Fonds de sécurité des E. U. en circulation	463 00
Bons de sécurité des E. U. en dépôt	200,000 00
Bons des E. U. en main	229,000 00
Autres stocks, bons et hypothèques	10,450 00
Dû par des agents de réserve approuvés	700,080 00
Dû par d'autres banques nationales	235,429 54
Dû par banques d'Etat et banquiers	102,143 17
Propriétés foncières, meubles et installations	20,066 67
Dépenses courantes et taxes payées	112,796 05
Primes payées	21,771 00
Chèques et autres items remplacés	107,611 79
Change pour le Clearinghouse	$1,013 16
Billets d'autres banques	180,052 19
Monnaie fractionnaire (comprenant des centimes d'or du Trésor)	13,796 00
Legal tender notes	14 20
Fonds de rédemption E. U. entre ses mains du trésorier, 5 pour cent de circulation	250,277 50
Total	9,900 00
	$4,170,562 87

ACTIF.

Capital payé	$200,000 00
Profits indivis	128,957 90
Billets de Banques Nationales (outstanding)	179,420 00
Dividendes non payés	50 00
Dépôts individuels sujets aux chèques	$2,656,090 22
Certificats de dépôt sur demande	37,651 22
Certificats de dépôts à terme	2,000 00
Chèques certifiés	6,115 00
Dépôts des E. U.	202,352 79
Dû aux autres banques nationales	59,827 87
Dû aux banques d'Etat et banquiers	98,206 72—3,062,174 92
Bills payables	300,000 00
Total	$4,170,562 87

ETAT DE LA LOUISIANE,
Paroisse d'Orléans, ss.
Je, WILLIAM PALFREY, caissier de la banque ci-dessus nommée, solennellement que le tableau ci-dessus est correct et mieux de ma connaissance et ma croyance.
WM. PALFREY, Caissier.
Signé et assermenté devant moi ce 12me jour de décembre 1887.
GEO. W. CHRISTY, notaire.
Certifié correct :
SIGMUND KATZ,
JOHN T. MOORE, Jr.
WM. T. BENEDICT,
Directeurs.
14déc—

Delbeck & Co.,
Extra Dry!
Delmonico Sec!
Les meilleurs Champagnes importés.
Barton & Guestier, Bordeaux,
Vins rouges fins, Vins blancs et Huile d'Olive.
Sandeman Buck & Co., Xeres,
"Premeritin" qualité du meilleur Amontillado, Vins de Porto et d'Oloroso, Sherry.
Aussi, le plus vaste assortiment de bonnes Eaux-de-vie, Porto, Jamaïque, Ste-Croix et Bay Rum, Genièvre de Hollande, Cordiaux de Marie Brizard & Roger, Comestibles fins.
A vendre par
PAUL GELPI & Bros,
13 déc—3 sem. 45 Rue Bienville.

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS,
84 Rue Royale, N. O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieurs à tout ce qui n'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prol